LE COMTE DE LAS CASES

LE MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE

II

TEXTE ÉTABLI ET COMMENTÉ PAR
GÉRARD WALTER
AVANT-PROPOS D'ANDRÉ MAUROIS
INTRODUCTION DE JEAN PRÉVOST

terminais ma lettre en disant que, si j'étais laissé à moi seul, je signerais sans observations tout ce que le gouverneur me présenterait; que, si l'on prenait un parti collectif, je l'adopterais aveuglément.

Le gouverneur avait trouvé un moyen de nous attaquer en détail : il se disait déterminé à renvoyer chacun de nous suivant sa volonté et son caprice.

L'Empereur n'était pas bien; le docteur lui a trouvé des principes de scorbut. Il m'a fait venir; nous avons beaucoup causé sur les objets qui nous occupent dans ce moment. Il a voulu se mettre au travail pour se distraire, et a pris le chapitre de Léoben qui lui est tombé sous la main.

La lecture finie, la conversation a continué sur les conférences qui ont amené le traité de Campo-Formio. Je renvoie à ces chapitres intéressants pour le portrait et le caractère du premier négociateur autrichien, M. *de Cobenzl,* que Napoléon surnomma dans le temps l'*ours du Nord*[1], à cause du grand rôle, disait-il, que sa grosse et lourde patte avait joué sur le tapis vert des négociations.

« M. de Cobenzl était en ce moment, disait l'Empereur, l'homme de la monarchie autrichienne, l'âme de ses projets, le directeur de sa diplomatie. Il avait occupé les premières ambassades de l'Europe, et s'était trouvé longtemps auprès de Catherine, dont il avait capté la bienveillance particulière. Fier de son rang et de son importance, il ne doutait pas que la dignité de ses manières et son habitude des cours ne dussent écraser facilement un général sorti des camps révolutionnaires : aussi aborda-t-il le général français, observait Napoléon, avec une certaine légèreté; mais il suffit de l'attitude et des premières paroles de celui-ci pour le remettre aussitôt à sa place, dont, au demeurant, il ne chercha jamais plus à sortir. »

Les conférences languirent d'abord beaucoup; M. de Cobenzl, suivant la coutume du cabinet autrichien, se montra fort habile à traîner les choses en longueur. Cependant le général français résolut d'en finir. La conférence qu'il s'était dit devoir être la dernière, fut des plus vives; il en arriva à mettre le marché à la main; il fut refusé. Se levant alors dans une espèce de fureur, il s'écria très énergiquement : « Vous voulez la guerre? eh bien! vous l'aurez »; et, saisissant un magnifique cabaret

de porcelaine, que M. de Cobenzl répétait chaque jour avec complaisance lui avoir été donné par la grande Catherine, il le jeta de toutes ses forces sur le plancher où il vola en mille éclats. « Voyez, s'écria-t-il; eh bien! telle sera votre monarchie autrichienne avant trois mois, je vous le promets »; et il s'élança précipitamment hors de la salle. M. de Cobenzl demeura pétrifié, disait l'Empereur; mais M. *de Gallo,* son second, et beaucoup plus conciliant, accompagna le général français jusqu'à sa voiture, essayant de le retenir; « me tirant force coups de chapeau, disait l'Empereur, et dans une attitude si piteuse, qu'en dépit de ma colère ostensible, je ne pouvais m'empêcher d'en rire intérieurement beaucoup[1]. »

M. de Gallo était l'ambassadeur de Naples à Vienne; il y avait conduit la princesse de Naples, seconde femme de l'empereur François, dont il possédait toute la confiance et qu'il gouvernait; elle à son tour gouvernait son mari, de sorte que M. de Gallo jouissait d'un fort grand crédit à la cour de Vienne. Aussi quand l'armée d'Italie, marchant sur Vienne, imposa l'armistice de Léoben, l'Impératrice, dans une crise aussi terrible, jeta les yeux sur son confident pour le charger de détourner le péril. Il devait voir le général français comme en passant, et tâcher d'obtenir de lui qu'il voulût bien l'accepter pour négociateur. Napoléon, bien au fait de toutes les circonstances, se promit d'en tirer un grand parti; aussi, en recevant M. de Gallo, il lui demanda qui il était. Le courtisan favori, déconcerté d'être obligé de décliner son nom, lui répondit qu'il était le marquis de Gallo, chargé de la part de l'empereur d'Autriche de lui faire quelques ouvertures. « Mais, dit Napoléon, votre nom n'est point allemand? — Il est vrai, répondit M. de Gallo, je suis ambassadeur de Naples. — Et depuis quand, répliqua sèchement le général français, ai-je à traiter avec Naples? Nous sommes en paix. L'empereur d'Autriche n'a-t-il donc plus chez lui aucun des négociateurs de la vieille roche? toute la vieille aristocratie de Vienne est-elle éteinte? » M. de Gallo, épouvanté que de pareilles observations arrivassent officiellement au cabinet de Vienne, ne fut dès cet instant occupé qu'à complaire en tout au jeune général.

Napoléon, radouci, lui demanda des nouvelles de Vienne, parla des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse;